
Histoire des Trappistes du Val-Sainte-Marie

CHAPITRE V.

Projets de Son Éminence le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, en faveur des Trappistes qu'il avait fait venir dans son diocèse. Il veut rebâtir l'église et les cloîtres, et faire l'acquisition d'un terrain. Désastres de Bellevaux.

Après cette digression que nous avons trouvée nécessaire pour montrer combien fut parfaite et agréable à Dieu cette réforme de la Trappe, qui causa tant de peines, de travaux, de persécutions à son auteur, nous revenons à notre sujet.

Dès que la cérémonie de l'installation des Trappistes à Bellevaux fut terminée, le cardinal visita l'établissement dans le plus grand détail. Les religieux manquant de chapelle pour la célébration de l'office divin, avaient été obligés de nettoyer [50] un corridor fort étroit situé au rez-de-chaussée : ils y avaient placé un autel, un pupitre, quelques stalles; c'était là que, depuis douze ans, ils chantaient la messe et récitaient les offices. Le cardinal ne vit pas sans douleur ce réduit si incommode pour la célébration des saints mystères, bien que du reste les religieux l'eussent rendu assez décent. Non loin de ce corridor, Son Éminence considérait avec beaucoup de tristesse les ruines de cette belle basilique que la piété et les travaux des religieux avaient élevée en l'honneur de saint Pierre de Tarentaise : ce spectacle l'affligeait profondément; cependant, après avoir exprimé ses regrets, il disait : Prenez courage, mes frères, vous rebâtierez, sinon avec la même magnificence, du moins d'une manière convenable, l'église et les cloîtres. Vous êtes pauvres, mais la Providence vous aidera; les fidèles ne vous abandonneront point. Moi, je contribuerai aussi à cette oeuvre dont je désire la prompte exécution. Je connais de pieuses princesses toujours occupées de charités ; je leur ferai une demande en votre faveur, j'espère que je serai exaucé. Voilà,, ajoutait le cardinal, du terrain en friche, qui touche votre jardin, il faut qu'il soit de fort mauvaise qualité pour être ainsi abandonné; par vos soins assidus vous pourriez, je crois, le rendre à l'agriculture, ce qui serait un avantage pour vous et pour le pays : il sera possible de l'acheter. Comme vos pères, vous défricherez, vous arroserez la terre de vos sueurs, vous la fertiliserez à force de travail et de persévérance. Vous n'avez, je vois, que la moitié du jardin : seize journaux voilà à peu près toute votre propriété, c'est bien peu, c'est trop peu pour la communauté : il vous faudrait l'autre moitié, et ces terres incultes : je ne vous en souhaiterais pas d'avantage, ce serait sans doute une bien petite parcelle de ce que possédaient autrefois vos pères; mais ce peu bien cultivé vous suffirait : car à votre vie pénitente et austère il ne faut, je le sais, que du pain et des racines. Je conserve l'espoir, mes chers frères, que vous sortirez bientôt [51] de cet état de gêne où vous vivez depuis bien des années. Il sut par de telles paroles relever le courage des religieux et leur faire oublier, en un moment, leurs maux passés. Ils ne doutaient pas que leurs nouveaux efforts, secondés de ceux de Son Éminence, n'obtinsent les plus heureux résultats ; ils espéraient avoir bientôt une chapelle décente, et assez de terre pour leur entretien ainsi que pour celui des pauvres qui venaient chaque jour demander la charité au couvent.

Le cardinal chercha aussi à établir entre les religieux et les communes voisines un accord parfait. Les maires, les adjoints, les conseils municipaux, et généralement les populations environnantes assistèrent à la cérémonie de l'installation. Monseigneur leur adressa des paroles amicales, et les autorités dînèrent avec lui dans le monastère. Dans les discours bienveillants qu'il leur adressa, il fit voir que cet établissement serait d'un grand avantage pour le pays. La vie austère, les charités, les travaux des Trappistes, disait le cardinal, édifieront les fidèles, leur apprendront à fuir l'oisiveté, à traiter leurs semblables comme leurs frères et leurs amis. Chacun applaudissait à l'arrivée des Trappistes, et chacun assurait que le pays les voyait avec

satisfaction consolider Bellevaux. Nous aimons les frères, nous voulons leur témoigner en toute occasion que notre amour est vrai et sincère. Nous ne pouvons oublier les vertus de Dom Eugène; les services qu'il a rendus au pays, les grandes charités qu'il a faites aux pauvres vivront toujours dans nos coeurs; ses enfants nous seront chers à cause du père dont ils nous retraceront la vie édifiante et remplie de toutes sortes de bonnes oeuvres.

Le jour de l'installation des Trappistes dans le diocèse de Besançon fut une véritable fête chrétienne où le pasteur et ses brebis, le clergé et les fidèles, le cardinal, les curés, les religieux réunis aux autorités civiles et aux populations, témoignaient n'avoir tous qu'un coeur et qu'une âme. Le cardinal, si plein de bonté, se surpassa en ce jour à jamais mémorable [52] dans l'histoire des religieux de la Trappe. Il témoigna au peuple réuni pour li rendre les honneurs, ainsi qu'aux religieux et aux ecclésiastiques, tant de douceur et d'affection qu'on ne se lassait pas de le bénir; il semblait que rien ne pourrait altérer cette union du pasteur et des brebis. Le prélat voulut coucher au monastère; le lendemain il dîna avec la communauté, on lui servit le potage et la portion des frères. Il les goûta seulement, son estomac faible et délicat ne lui permettant pas davantage. Il avait constamment la vue fixée sur les religieux; il admirait avec quel appétit chacun mangeait ces racines assaisonnées de sel et d'un peu de lait. Est-il possible, disait-il en lui-même, que moi, avec tant de précautions, je sois si faible, et que ces pénitents, sans cesse dans les austérités, puissent être si forts et si vigoureux après un repas si frugal, si peu fortifiant. Le dîner des Trappistes lui fut un grand sujet de méditation; il comprit que vivre dans la bonne chère n'est rien pour le bonheur: que les Paul, les Antoine, les Hilarion, les Pacôme et tous ceux qui ont marché sur les traces de ces grands saints, jouissaient d'un repos plus profond dans leur vie humble et mortifiée que tous les mondains ensemble n'en pourraient goûter pendant des siècles entiers au milieu de leurs jouissances et de leurs plaisirs.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis l'installation des Trappistes à Bellevaux, que tout changea de face. Le soleil n'avait fait que luire un instant sur ce monastère; un épais nuage le fit disparaître et il s'éleva une tempête qui détruisit tout. Un dimanche, 8 d'août, pendant la nuit, cinq cents hommes, armés de fusils, de haches, de faux, etc., pris parmi tout ce qu'il y avait de plus déterminé dans quelques fabriques des environs de Vesoul, arrivèrent de toutes parts. Les religieux s'étaient levés en paix avec leur exactitude ordinaire; ils avaient chanté matines à une heure du matin, et prenaient un peu de repos lorsqu'on vint les réveiller.

[53] Le portier, tout effrayé, avertit le prier que des gens armés voulaient pénétrer dans la maison; que pendant toute la nuit il avait entendu un bruit comme d'une multitude qui allait et venait autour des murs et de temps en temps des cris menaçants. Le prier courut à la porte, et se l'étant fait ouvrir, il vit en effet cette multitude d'hommes à figures sinistres et menaçantes. Il demanda ce qu'on voulait: plusieurs voix répondirent à la fois qu'on voulait égorger les moines, etc. Il demanda encore s'il y avait un chef: un homme mieux mis que les autres, et qui portait une épée, se présentant, dit qu'il était capitaine de la garde nationale, et qu'il avait un ordre du préfet provisoire pour visiter la maison. Le prier, qui tenait toujours la porte pour ne laisser entrer personne, demanda communication de cet ordre il portait que le capitaine devait en effet visiter le monastère, avec quarante hommes de la garde citoyenne. On lui fit remarquer qu'au lieu de quarante soldats, il avait avec lui plus de quatre cents brigands. Il s'excusa comme il put, disant que cette populace, presque toute composée d'ouvriers des forges, l'avait suivi malgré lui. Mais le prier lui fit encore observer que légalement il ne pouvait entrer dans sa maison si matin, et qu'à six heures il lui en ouvrirait les portes, mais à lui et à ses quarante hommes seulement, et qu'il eût à congédier les autres; que d'ailleurs il devait être accompagné du maire; puis il cria à haute voix à cette troupe qu'il lui défendait d'entrer, se retira, ferma la porte sur lui, et alla se coucher comme les autres qui ne se doutaient de rien.

Tous ces gens furent très tranquilles jusqu'à cinq heures et demie; mais lorsqu'ils entendirent sonner le réveil pour prime, ils recommencèrent à vociférer et à sonner à la porte qu'ils menaçaient d'enfoncer.

Le prier fit passer promptement les religieux dans son cabinet, leur dit en deux mots qu'il y

avait un changement [54] dans le gouvernement ; que des hommes exaltés par cette circonstance, et trompés par de faux bruits, allaient visiter le monastère ; que ces hommes seraient bientôt désabusés; que, pour eux, ils ne craignissent rien et demeurassent tranquilles dans cette chambre. Il se rendit ensuite en toute hâte à la porte, répéta au commandant ce qu'il lui avait dit d'abord, qu'il ne pouvait entrer qu'avec quarante hommes, et pria le maire, qui était survenu d'y tenir la main, Le commandant et le maire ordonnèrent en conséquence à cette troupe de rester dehors, qu'on l'appellerait si on avait besoin d'elle, et lorsqu'ils furent entrés avec leurs hommes, le prieur referma la porte et prit les clés. On demanda d'abord à voir les religieux pour dresser procès-verbal de leur nombre, qualités, pays, etc. Aussitôt ils descendirent au chapitre, le maire et le commandant les y attendaient deux gardes armés furent placés à la porte. Pendant qu'on dressait le procès-verbal ; on entendit tout-à-coup un bruit effroyable : c'étaient tous ces brigands qui, ayant forcé la porte et escaladé les murs, se précipitaient dans le monastère : les religieux crurent toucher à leur dernier moment. Le prieur sortit à la hâte avec le commandant et le maire, et l'ordre fut un peu rétabli. On tacha de déterminer ces furieux à rester dans la cour; on mit quelques gardes de plus, sur lesquels on croyait pouvoir compter, à la porte du chapitre pour protéger les religieux, et l'on visita tous les bâtiments. Le prieur marchait entre le maire et le commandant., et la foule suivait en tumulte, criant, jurant, menaçant, crevant les plafonds, brisant les boiseries, furetant partout, et cherchant d'un oeil avide plutôt ce qui pouvait satisfaire sa rapacité, que les prétendues armes cachées. Dans les granges, on délia toutes les bottes, on les perça d'outré en outré ; dans les deux chapelles, celle de saint Pierre de Tarentaise, qui était à l'extérieur, et celle du couvent, on déranga les autels de place; on voulut même voir jusque dans le tabernacle, mais le [55] prieur ne permit qu'au commandant et au maire d'y regarder : heureusement le prieur, qui depuis quelques jours avait eu connaissance des événements et des bruits inquiétants qui circulaient dans les environs, avait eu soin de mettre en lieu sûr les vases sacrés.

À la cave il y avait quelques pièces de vin : quand tous ces hommes en furent sortis, le prieur ferma les portes, comme celle, de tous les lieux visités ; mais pendant qu'on était au premier étage, elles furent bientôt enfoncées et, munis de soupières, d'écuelles, de gobelets qu'ils avaient pris à la cuisine, ces brigands eurent bientôt tout bu ou répandu à terre, se disputant et se culbutant les uns les autres; puis, leur rage excitée encore par les fumées du vin, ils se dirigèrent vers le chapitre avec des hurlements épouvantables, renversèrent les gardes enfoncèrent les portes dont le prieur avait emporté les clés, et y entraient déjà pêle-mêle brandissant leurs armes en criant : Mort aux moines, aux jésuites, à la congrégation! Vive l'enfer! etc., lorsque le prieur, tirant à sa suite le commandant et le maire, accourut au secours de ses religieux qui priaient avec ferveur pour se préparer au martyre. Le commandant et le maire montrèrent de la fermeté, défendirent au nom de la loi de faire aucun mal à des hommes qui ne résistaient pas, et aux objections de ces misérables répondirent qu'ils auraient bientôt satisfaction et qu'on saurait bien en débarrasser le pays.

Le prieur persuada enfin au commandant qu'il devait faire retirer tout ce monde et en délivrer au plus tôt le monastère. Il y avait quatre heures que durait le désordre, et tout était visité ou saccagé.

Ils partirent, et quand le prieur les vit déjà loin dans la campagne, il revint rejoindre sa communauté pour la consoler. On récita prime quelque temps après, puis l'on chanta la grand-messe, etc., comme à l'ordinaire.

[56] Après avoir mis en fuite les jésuites de Saint-Acheul, dont ils ravagèrent la maison ; après avoir abattu la croix de mission plantée sur une place d'Amiens quelques années avant, les anarchistes de cette ville furent mieux inspirés lorsque, voulant aussi chasser les Trappistes de l'abbaye du Gard, ils s'arrêtèrent dans une auberge qui a pour enseigne *la Grâce de Dieu*, située sur la route d'Amiens à l'abbaye : leur chef prononça ces paroles remarquables dont chacun fut touché Mes camarades pourquoi irions-nous troubler ces pauvres religieux? Je les connais, je sais qu'ils travaillent la terre du matin au soir; qu'ils se livrent encore à toute sorte d'autres

travaux, qu'ils nourrissent beaucoup de pauvres des paroisses voisines, et qu'ils ne se mêlent point de politique. Encore une fois, pourquoi voudrions-nous les chasser de leur monastère? Croyez-moi, mes amis, n'y allons pas, laissons ces gens-là tranquilles chez eux.

Tous applaudirent à ce discours, et chacun rentra chez soi. Plût à Dieu que ceux qui envahirent Bellevaux eussent obéi à une pareille inspiration ! Mais l'enfer, qu'ils ne cessaient d'invoquer, ne cessa pas aussi de les poursuivre jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi leur haine contre des hommes qui n'avaient jamais fait que du bien.

Tandis qu'on traitait si cruellement les frères de Bellevaux, le respectable prélat qui avait restauré leur monastère, M. le cardinal de Rohan, éprouvait un traitement semblable et plus cruel encore: on le poursuivait, on l'accablait d'injures, de soufflets; que sais-je encore? On eût fini par le tuer, si le maire de Vaugirard ne se fût précipité dans la foule et ne l'eût arraché des mains des assassins. Son Éminence a répété souvent qu'elle fut couchée vingt-deux fois en joue dans cette circonstance. Quel contraste ! Quel changement subit ! Quelles vicissitudes ! Quinze jours auparavant, les populations de Rioz s'étaient rendues en foule sur le passage de Son Éminence et l'avaient accompagnée en triomphe [57] à Bellevaux. La garde nationale avait voulu aussi lui rendre honneur et lui avait causé une agréable surprise en se présentant à elle à son entrée dans le monastère. Aujourd'hui, Monseigneur est poursuivi par une troupe qui l'insulte, le menace, le frappe ; et les religieux qui avaient eu part à sa joie partagent ses opprobres et ses souffrances.

Nous devons dire à la louange du gouvernement qu'il improuva une telle conduite, il témoigna même son indignation et la fit sentir aux auteurs de ces troubles. Mais les religieux, qu'on ne cessait d'épouvanter par les bruits les plus sinistres, crurent devoir suivre le conseil qu'on leur donna de se retirer en Suisse pendant quelque temps.

Nous omettrions une partie importante de l'histoire que nous écrivons, si nous ne parlions de ce qui arriva à Bellevaux après le départ des religieux. Il est d'autant plus nécessaire de parler de ce fait qu'il met dans tout son jour, et relève aux yeux même de ceux qui n'ont pas de religion, la vertu et le courage de ces solitaires. Dans l'état où se trouvait cette abbaye, la communauté ne pouvait espérer d'y jouir du repos et de la tranquillité si nécessaires pour la pratique des exercices de la vie religieuse. Il lui aurait fallu toute l'enceinte du monastère ainsi que les coteaux immédiatement attenants : loin de là, les religieux n'avaient que la moitié du jardin et ne pouvaient espérer d'acquérir ces coteaux qui appartenaient à plusieurs particuliers. Aussitôt que Dom Eugène fut rentré à Bellevaux, les gens du voisinage n'eurent pas de plus grand plaisir que de venir se récréer à la porte du monastère, comme pour mettre leurs divertissements sous la protection de ce saint vieillard et les rendre ainsi agréables au Seigneur. Dom Eugène eût bien voulu empêcher ce bruit et procurer à ses religieux la paix et le silence. Mais craignant de s'aliéner le respect et l'affection que les habitants ne cessaient de lui témoigner, et appréhendant de les porter peut-être à quelque extrémité fâcheuse pour l'abbaye, il [58] n'osa point s'y opposer formellement ; il ne leur fit que des observations qui restèrent sans résultat. Dom Eugène était leur saint, ils l'exaltaient et se plaisaient à faire en toutes choses ce qui pouvait lui être agréable, excepté en ce qui touchait cette coutume.

Les événements de 1830 étaient une occasion de vendre Bellevaux, et d'en employer le prix à l'acquisition d'une autre maison plus propre à la paix et au recueillement de la communauté. On tenait cependant à cette abbaye; mais comme il fallait céder pour le moment à l'orage, on la vendit en effet, avec l'espoir d'y rentrer plus tard. On consulta avant de prendre un parti ; ne nous étonnons pas si l'on fut trompé. Les vies des saints personnages nous offrent de semblables exemples qui, loin de faire tort à leur vertu, la relèvent au contraire davantage. La charité croit tout, elle espère tout, elle endure tout, dit saint Paul, qui fut lui-même une preuve incontestable de ce que nous avançons.

L'année 1830 avait été pour Bellevaux une année d'abondance et de prospérité. Jamais la récolte n'avait été si belle ; la grange, fort vaste, était entièrement remplie de foin et de blé ; la communauté eût pu vivre et faire l'aumône comme il convient à une maison religieuse ; Le nouvel acquéreur, à qui l'on avait tout cédé, fit publier de suite qu'il allait vendre le mobilier

aux enchères. Combien il était pénible de voir cette foule se disputant le linge, les lits, le bétail, le foin, le bétail, le blé de l'abbaye ! En un clin d'oeil le monastère fut rempli de gens qui n'avaient pas honte de profiter de la circonstance. Après la vente du mobilier, l'acquéreur procéda à celle du monastère, et la communauté perdit tout espoir de rentrer à Bellevaux. Elle prit son parti ; calme et résignée, elle adora les desseins de Dieu. Les religieux résolurent de ne se séparer jamais, quoi qu'il pût leur arriver encore ; ils espéraient que Dieu ne les abandonnerait point, pourvu qu'ils lui demeurassent fidèles, Leur supérieur ne cessait de [59] les encourager par ses paroles et ses exemples, et il eut la consolation de voir qu'ils répondaient à sa sollicitude. Bellevaux est transformé maintenant- en maison de campagne; on l'appelle, dit-on, le château de Bellevaux. Mais les souvenirs du passé existent toujours; les passants ne cessent de répéter en voyant ce lieu si célèbre dans l'histoire de l'Église: C'est là que mourut saint Pierre de Tarentaise; voilà où habitaient autrefois ces nombreux solitaires qui, par leurs vertus et leurs bienfaits, faisaient le bonheur du pays; voilà où des milliers de malades trouvaient un remède à leurs maux, où les pieux pèlerins ranimaient leur foi sur le tombeau de saint Pierre. Il y a même des restes de ce grand saint qu'on ne détruira jamais. Du pied des bâtiments existants sort une eau claire et bienfaisante qu'on appelle la Fontaine de saint Pierre. La tradition rapporte qu'il sanctifia cette eau et y attacha la vertu de guérir les maux d'yeux. Aussi tous ceux qui visitaient Bellevaux voulaient en prendre, et, aujourd'hui encore, quelque triste que soit ce lieu, plusieurs viennent boire à la fontaine de saint Pierre et y baigner leurs yeux malades.